

Compte-rendu critique, opéra. Strasbourg. Opéra National du Rhin, le 28 septembre 2018. Gioachino Rossini : Il Barbiere di Siviglia. Gamba / Rousseau



Compte-rendu critique, opéra.
Strasbourg. Opéra National du
Rhin, le 28 septembre 2018.
Gioachino Rossini : Il
Barbiere di Siviglia. Ioan
Hotea, Marina Viotti, Leon
Kosavic, Carlo Lepore,
Leonardo Galeazzi. Michele
Gamba, direction musicale.
Pierre-Emmanuel Rousseau, mise

en scène. Virevoltant début de saison pour la maison strasbourgeoise avec un Barbier rossinien porté par une énergie débordante. **Chapeau bas à Pierre-Emmanuel Rousseau**, qui réussit comme peu de metteurs en scène avant lui à mettre en lumière la Séville classique qui baigne le livret.

Processions religieuses, Madone baroque typiquement andalouse, azulejos, patio... toute sa scénographie trouve son berceau dans la culture espagnole, un vrai régal pour les yeux. La direction d'acteurs n'est pas en reste, réglée au cordeau, d'une vivacité qui n'est jamais précipitation, franchement drôle sans jamais sombrer dans la vulgarité, un modèle du genre. Seules quelques danses façon disco sur certains mouvements rapides, un peu anachroniques et pas réellement utiles auraient pu à notre sens être évitées, mais elles

n'entachent absolument pas l'impression de perfection qui se dégage de cette production. Preuve éclatante qu'une mise en scène d'opéra peut se vouloir classique sans pour autant demeurer figée.

Barbier haut en couleurs

La distribution, plutôt jeune, se révèle au diapason de ce tourbillon. Remplaçant Yijie Shi initialement prévu, **Ioan Hotea** fait valoir son émission haute et sa musicalité, mais se révèle parfois un peu bousculé dans les vocalises, son air final ayant été omis. Le ténor roumain révèle tout son potentiel comique en Don Alonso, croquant un faux musicien désopilant, son sourire niais achevant de faire crouler la salle de rire.

Figaro bondissant, le jeune croate **Leon Kosavic** incarne un barbier mauvais garçon, balafré et tatoué, profondément attachant. Mordant à pleines dents dans le texte et osant de multiples nuances, le chanteur réussit superbement, après avoir interprété à Liège le même rôle chez Mozart, son homonyme rossinien. Seules quelques vocalises savonnées et des aigus habilement escamotés ou non tenus trahissent davantage un instrument de baryton-basse que d'authentique baryton. Mais un artiste à suivre assurément, déjà d'une impressionnante maturité artistique.

Epatante de bout en bout, **Marina Viotti** réussit une Rosine parmi les plus belles qui se puissent imaginer. Véritable

mezzo – une denrée devenue rare aujourd’hui –, la suisse ne fait qu’une bouchée de sa partition, graves pleins et sonores et aigus puissants crânement dardés. La vocalisation n’appelle que des éloges, parfaitement précise autant que superbement phrasée, et l’émission vocale éblouit par son naturel absolu, qui lui permet en outre des piani splendides. Lorsqu’on aura écrit que le plumage se rapporte au ramage et que la comédienne se révèle à la hauteur de la chanteuse, époustouflante d’humour et de justesse, on ne pourra que conclure que nous tenons là l’une des grandes artistes des années à venir.

Vieux roublard, **Carlo Lepore** connaît son Bartolo sur le bout des doigts, et son barbon est de ceux qu’on adore détester, grincheux et attachant. Le chanteur se tire superbement de sa partie, malgré quelques aigus étouffés, et on applaudit des deux mains le diseur extraordinaire qui réussit à sortir vainqueur du tempo effrayant pris par le chef durant son air, parvenant comme par miracle à rendre intelligible chaque de ses syllabes malgré la course effrénée qui se déroule sous sa voix.

Davantage baryton que basse, le Basilio effrayant comme rarement de **Leonardo Galeazzi** rafle la mise grâce à sa voix percutante, plus claire et éclatante que de coutume, et à sa présence scénique ravageuse. Toujours accompagné d’une inquiétante lueur verte et semblant sorti d’un film de Murnau, il chante son air en ré majeur, ainsi qu’on l’entend peu, donnant à la partition une brillance qu’elle n’a pas forcément un ton en-dessous.

Berta hilarante grâce à une coiffure improbable, **Marta Bauzá** réussit une incarnation à la fois drôle et sensible, notamment dans son air, très bien chanté.

Mention spéciale à l’excellent Fiorello d’Igor Mostovoi, qui donne au rôle une importance inhabituelle.

Un grand bravo aux chœurs maison, toujours remarquables, ainsi qu’à **l’Orchestre Symphonique de Mulhouse** qui rutille de tous ses pupitres. A leur tête, le chef italien **Michele Gamba** fait bondir la musique grâce à sa direction souple et aérée, en bon

chef d'opéra. Une ouverture de saison haute en couleurs,
saluée par un joli succès au rideau final.



Strasbourg. Opéra National du Rhin, 28 septembre 2018.
Gioachino Rossini : Il Barbiere di Siviglia. Livret de Cesare
Sterbini. Avec Il Conte d'Almaviva : Ioan Hotea ; Rosina :
Marina Viotti ; Figaro : Leon Kosavic ; Bartolo : Carlo Lepore
; Basilio : Leonardo Galeazzi ; Berta : Marta Bauzà ; Fiorello
: Igor Mostovoi. Chœurs de l'ONR ; Chef de chœur : Sandrine
Abello. Orchestre Symphonique de Mulhouse. Direction musicale
: Michele Gamba. Mise en scène, décors, costumes : Pierre-
Emmanuel Rousseau ; Lumières : Gilles Gentner / Illustrations
© K. Beck / ON Strasbourg 2018